

Le roi est pat



Premières et dernières pages
signées
Andréa L-T

Avec la collaboration et la complicité de
France Roy
Martin Gravel
Nancy Gauthier
du collectif *Les lanceurs de lettres*

XIV^e course à relais — Printemps 2021
*Collectifs d'écriture de récits virtuels
de l'Outaouais (CERVO)*

J'ai oublié comment on fait pour s'asseoir. Un homme roux est dans le cadre de porte, il me demande si j'ai besoin d'aide. Moi, je suis nu dans les toilettes à m'agripper sur une barre métallique qui me reflète le visage déformé d'un inconnu. Il n'a pas cessé de m'observer. Ma bouche est sèche, ça goûte le fer, ça goûte mauvais... je ne sais pas où je suis ni comment j'y suis arrivé.

— Monsieur Pé, vous m'écoutez ? Avez-vous besoin d'aide pour vous laver ?

Je tourne la tête pour répondre oui, mais aucun son ne se fait entendre. Une lumière crue se reflète sur le carrelage glacé. Mes poils se dressent. Mon corps frissonne.

— Monsieur Pé, je vais vous aider, on va s'asseoir dans la baignoire et on va se laver, d'accord ?

Je m'étonne de ne pas me sentir humilié au toucher de cet homme que je ne connais pas. La honte et l'effroi semblent fondre sous son éponge savonneuse. Je baigne dans ma saleté. Ça me fait rire.

— Parce que vous trouvez ça drôle ! me dit-il. Il est gros, grand, barbu. Il doit s'agenouiller pour me laver, moi qui ne suis personne. Ça me fait rire encore plus.

J'avais oublié ce que c'était de se tremper à l'eau chaude, de se frotter la peau, les plis du cou, du nombril, de l'aîne. Je me ferme les yeux. Ce ne sont que les rois, les bébés, les chiens et les malades qui ont tel privilège, celui de se faire toiletter. Je croyais que je n'étais personne, mais il me semble désormais évident que je suis roi. Évidemment, puisque je ne suis ni bébé, ni chien, ni malade.

— On se lave la tête, d'accord monsieur Pé ? Vous êtes prêt ?

Oh que oui, je suis prêt. Les doigts pulpeux sur mon cuir chevelu, le crépitement de la mousse... quel délice ! Un dernier rinçage et ça finit trop vite.

— Tenez-vous bien, monsieur Pé, on va se mettre debout.

Mon page me saisit par les omoplates pour me sortir de la baignoire et me vêtir d'une ravissante robe de chambre. Mes yeux s'habituent enfin aux néons. Quelle horreur ! Mon hammam royal est immonde ! Il me faudra en aviser mes serviteurs. D'ici mon prochain bain royal, je demanderai que l'on plante des vignes et des fleurs. Beaucoup de fleurs. Je leur ordonnerai également de refaire la mosaïque. Et de chasser cet étranger qui m'observe, celui des miroirs et des surfaces métalliques. L'espion. On ne peut pas lui faire confiance.

On m'accompagne le long d'un large corridor au plancher en échiquier. Je fais attention de n'avancer que d'une case à la fois. Les règles du jeu sont ce qu'elles sont. Et moi, je suis ce que je suis : le roi du tournoi.

— Allons, monsieur Pé, hâtez le pas !

— Que nenni !

Ce sont mes premiers mots depuis mon retour à la cour. Ma juste indignation cloue le bec au page qui accepte malgré lui de ralentir la cadence. Il faut savoir s'imposer quand on est souverain !

J'entre dans mes appartements où se trouve déjà, je devine, un de mes pions. Mais quelle audace ! Il dort dans mon second lit royal ! Se trouvent aussi dans cette chambre mes deux tables de chevet et des placards aux portes en miroir. L'espion en est à me flagorner ouvertement. Je reste aux aguets.

Mon page me propose de nouvelles confections qu'il me présente dans un modeste gobelet de papier. Je n'en ai jamais vu d'aussi petites. Elles sont certainement importées de Barbarie. Prudence s'impose ! Ils sont nombreux qui veulent en finir avec la monarchie.

— Qu'est-ce ?

— Ça va vous faire du bien, monsieur Pé. Votre nouveau cocktail.

— Nous n'aimons pas les cocktails.

— Comment pouvez-vous en être certain ? Vous n'en avez jamais pris.

Mmm... rusé, ce page. Je prends le cocktail de confections multicolores. Ça goûte la craie.

— Vous verrez, monsieur Pé, vous dormirez comme un loir.

Mon page m'enlève mes pantoufles de papier et me couche. Le pion effronté, lui, ronfle déjà. Dans le noir, trois magnifiques séraphins opalescents m'entourent, leurs ailes frôlant le plafond. Une sérénade divine emplît la chambre : on chante le retour du roi, la beauté perdue de son royaume et l'espoir d'une renaissance longtemps attendue. Je suis ému aux larmes. Même l'espion dans les miroirs est saisi d'émotion.

Deuxième partie – *France Roy*

Le personnel de jour vient d'arriver à la cour et on dirait que chacun se rend à son poste. Celui de nuit circule encore. Ça en fait du monde qui se croise sur l'échiquier. Les lumières s'allument et des odeurs de cuisine émanent de je ne sais où. Le lit du pion d'à côté est vide. L'espion est toujours là, à m'espier. Il ne dort donc jamais celui-là ? Un nouveau page entre dans ma chambre d'un pas énergique, en chantant.

— Bonjour monsieur Pé ! Je ne vous demande pas si vous avez bien dormi parce que je sais que oui. À chaque fois que j'ai fait ma ronde cette nuit, ça se voyait que vous étiez dans les bras de Morphée. Mais, avez-vous fait de beaux rêves...? On n'a pas le goût de parler ce matin à ce que je vois. Pas de problème. Je vous aide à sortir du lit et vous accompagne au petit coin, ça va ?

Dans mon palais, ce qui se trouve dans les coins ce sont des tours et aucune n'est plus petite que l'autre. Quel culot ! Je vais demander une révision des procédures de formation pour les nouveaux pages et serviteurs.

— Asseyez-vous, prenez le temps de faire vos besoins et je reviens vous chercher dans quelques minutes.

Besoin: ce mot me rappelle qu'à titre de monarque, je suis à l'abri du besoin. Ça me soulage de penser que je n'ai à m'inquiéter de rien. Hum, à ce que je vois, les toilettes royales ont perdu de leur magnificence. Je vais devoir m'en occuper.

— Vous avez terminé ? Je peux vous nettoyer ?

— Nous n'avons pas besoin d'aide pour ça. C'est fait.

— Alors, on s'installe pour le petit déjeuner. Vous avez vu ? Votre compagnon est parti. On l'a déplacé dans la chambre de biais à la vôtre. Vous pourrez aller le visiter si vous voulez.

À bien y penser, je préfère le voir prendre ses distances quoiqu'on ne sait jamais, je pourrais avoir besoin de lui. Mon nouveau serviteur m'a l'air débordé. Il court comme un fou, d'une chambre à l'autre dans le corridor du château pour distribuer des plateaux.

— Voilà de quoi vous régaler, votre majesté. Des fruits, du gruau, des toasts déjà beurrés, du fromage et un bon café. Tout est prêt, vous n'avez qu'à avaler. Moi, je termine mon quart de travail, quelqu'un d'autre va prendre la relève. Je vous souhaite une bonne journée et bon appétit, monsieur Pé !

— *À la claire fontaine, m'en allant promener, j'ai trouvé l'eau si belle que j....*

C'est la première fois qu'on reconnaît mon rang royal. J'aime ce serviteur ! Je crois qu'il a toutes les qualités pour occuper un des postes les plus importants du royaume. Il fera un excellent fou du roi !

Je n'ai pas très faim. Ce qu'il y a dans mon assiette ne me donne pas envie d'avaler quoi que ce soit. Le matin au lever, je demanderai du jus d'agrumes, des fruits séchés, des noix, des fromages, des olives, des bagels, des œufs, des pâtisseries arrosées d'eau de rose, de miel, aromatisées de cannelle, et du thé. Pour commencer la journée, il me faut du thé ! Après tout, un souverain se doit d'imposer ses préférences.

Tiens, j'ai de la compagnie, l'espion me fixe encore de son regard perçant. On lui a servi le même repas que le mien je crois. Quant à moi, je n'avale que mon verre d'eau. Hein, il en fait autant ! C'est signe qu'il ne semble pas avoir plus d'appétit que j'en aie. À moins que ce soit un piège pour m'inciter à manger. Je finirai bien par découvrir s'il trame un complot contre moi. Qui est cette jeune femme qui entre dans la chambre impériale sans ma permission ?

— Bonjour, monsieur Pé. Je m'appelle Irène. C'est moi qui vais prendre soin de vous aujourd'hui. Vous n'avez rien mangé ! Ce n'était pas bon ? Tenez, voici une liste de menus que vous devez remplir pour les prochains repas. Vous pouvez cocher ce qui vous plaît ou écrire des plats que vous aimeriez manger. Si vous voulez, nous regarderons ça ensemble tout à l'heure et je vous aiderai à choisir.

— Oui-da !

— C'est bien. Maintenant, il faut vous lever et faire un peu d'exercices. Attendez, j'ai un peigne pour vos cheveux et votre barbe, et un peu de crème pour votre peau qui en a bien besoin à ce que je vois. Laissez-moi faire, je sais comment. Voilà. Ce que vous êtes beau, ce matin ! Allez, on enfile une robe de chambre. Pour la promenade du matin, prenez mon bras, on s'en va juste à côté, à la porte voisine, dans la salle de séjour.

Mon cœur bat de toutes ses forces. L'espion nous regarde avec un sourire en coin. Il m'envie, j'en suis certain, et il a raison parce que seul un roi peut conquérir une telle beauté. Elle est ma reine !

— Vous allez faire de belles rencontres et tout à l'heure il y aura des jeux et de la musique. Asseyez-vous ici, c'est le plus confortable de nos fauteuils. De plus, vous aurez

un œil sur tout le grand salon. C'est un privilège vous savez. Je me promène partout mais je ne vous quitte pas des yeux. Si vous avez besoin de moi, vous m'appellez. La sonnette est juste ici, à votre droite.

Dans mes pensées, soudain surgissent en cascade des mots que seul un Sultan de l'Amour peut imaginer. Je ferme les yeux, des images défilent; des oasis, des allées de fleurs magnifiques, des sources vives et jaillissantes d'eau pure et cristalline, un lieu de délices tel un paradis, tel un jardin d'Éden.

De retour à son poste, sur la caméra de surveillance, Irène voit monsieur Pé assis, sourire aux lèvres, accueillir en saluant d'un signe de tête auguste et solennel les invités entrant un à un dans la salle du trône du palais.

Troisième partie – *Martin Gravel*

Assis calmement dans la salle au faite de mon château, je règne.

Mais qui est-ce ?

Qui est cet individu qui entre dans la salle royale avec son imposante carrure un peu trop recroquevillée sur elle-même...

Des yeux bleus perçants d'une incroyable beauté, il n'a pas daigné me regarder, il semble me fuir du regard, mais tous les autres regards se braquent sur lui. On ose changer de cible, on me laisse visuellement tomber pour choisir l'inconnu. Tous le suivent du regard, avec sa démarche chancelante même si assurée. Il devait être incroyable à suivre des yeux à l'époque où il ne courbait pas l'échine, ce restant de preux chevalier semble l'ombre de lui-même, et quelle belle ombre il est.

Soudain, tel un duo de loups affamés, ses yeux se jettent sur moi. Comme il est merveilleux d'être assis lorsque notre corps ne se sent supporté que par la moelle. Tout en n'étant pas menaçant, son regard froid et chaud, même si loin d'être tiède, me fige.

Il est mon rival, je le sais.

Je cherche l'espion sans le trouver, c'était donc ça le plan. M'observer tranquillement, trouver un moment de vulnérabilité pour savoir quand frapper. Ma vengeance sera digne de mon règne, j'ai le temps d'avoir le temps. Je serai patient, par volonté, par le manque de choix. J'ai du temps.

Il prend place au bout de la salle, même de loin, il semble imposant, il prend une éternité pour s'asseoir, il semble lui aussi avoir du temps, la lenteur de ses gestes me le prouve. C'est clair que lui aussi, il est patient.

Entre deux révisions de dossier, Irène ne peut s'empêcher de jeter un œil. La scène est fascinante. Tout se déroule au ralenti. Chaque geste, sans être minutieusement posé, est d'une précision contextuellement impressionnante. Bien que tout ceci soit agréable à regarder, le temps lui manque pour continuer d'observer. Elle qui est toujours en retard, qui court après le temps, qui n'en a jamais assez, elle doit accélérer la cadence pour être en mesure d'être le moins possible en décalage avec son horaire de métro-boulot-dodo... ou plutôt, métro-en-retard, boulot-qui-s'empile, dodo-écourté.

Dans la salle royale, une lutte est à finir. Les sujets semblent tranquillement choisir leurs camps, la bataille se prépare. La lutte sera sanglante.

Du vacarme au loin. Mais qui ose troubler le calme avant la tempête ? Un grand frêle entre dans la salle, plateau à la main, il sert chacun avec un breuvage de choix. Il prend son temps et semble être au courant du décorum à suivre. Il me servira le dernier, comme il se doit, si la mixture est empoisonnée, on tombera avant moi. Si tous sont debout, c'est signe que je peux rafraîchir mon gosier royal.

Un bref instant suivant la délivrance du nectar, je revois l'espion, une seconde, peut-être beaucoup plus. Je l'entrevois par le biais du plateau de service en métal mis à la verticale par le page de service de jour. C'est avec un sourire inquiet que l'espion me regarde. Il est au courant. Il sait maintenant que je suis au courant. Il sait que je sais. L'instant d'après, il n'est plus là. Pas grave, j'ai du temps.

Ai-je dormi ? M'a-t-on empoisonné ?

Je me réveille en sursaut. Non reposé de ce bref instant d'absence. Il est toujours là. Mon Némésis est las. Moins droit que plus tôt mais le regard toujours aussi perçant.

Tel un lion, je rugis. Je ne sais pas ce qui me prend. J'ai cet instinct viscéral d'expulser ma rage par la gorge, je communique ma fureur. Que tous le sachent, c'est

moi le roi, aucun ennemi ne me détrônera. Aussi Némésis que tu sois, chevalier maudit, tu périras.

J'entends un cri rauque venant du bout de la salle. Une étincelle disparaît de son regard à la sortie de ce cri. Un souffle épuisant, un son épuisé, qui se rend difficilement jusqu'à moi. Ma laconique ouïe est satisfaite, cette première manche est gagnée, longue vie au roi...!

Bien que les sujets me reviennent un à un, avec lenteur, je ne peux m'arrêter là. Dans un ultime effort pour dominer l'adversaire, c'est une seconde expulsion de ma colère qui se propulse hors de moi, c'est alors une meute de lions qui rugissent.

L'âme glacée, tous se figent. Aucun regard ne m'échappe. Un frisson se fraie un chemin le long de mon corps, du bassin à la cheville. Je suis fier de moi, quel roi je suis.

Le page revient dans la salle. Il me regarde. Il se rapproche.

S'agenouille devant moi, se prosterne et d'une voix pleine de tendresse me dit :

— C'est OK, monsieur Pé, on va s'occuper de ça.

Quatrième partie – Nancy Gauthier

Malgré la bienveillance du page, je me sens mal à l'aise tout à coup, comme si j'avais commis une faute. Je ne suis pas bien dans ma peau. J'ai beau être roi, je n'aime pas particulièrement que les sujets s'agenouillent devant moi, bien que cela m'ait amusé quelque peu au début de mon règne. Je veux moderniser la monarchie.

On m'amène dans mes quartiers de toilette. Je demande un bain royal. Le fou du roi s'exécute. Ah, la mousse. Je n'arrive cependant pas à m'en amuser cette fois.

— Voilà, monsieur Pé. Vous brillez comme un sou neuf !

Quoi ? Un sou ? Mais quelle impudence ! Combien d'autres sujets ne connaissent pas la valeur d'un roi ? La modernisation devra attendre parce qu'il est préférable que les sujets connaissent les bases de l'ancienne monarchie. De cette façon, ils apprécieront d'autant plus la transition et éprouveront de la gratitude envers leur roi. Je veux m'imposer par le respect et non par la peur.

— Je vous laisse faire une sieste, monsieur Pé. Je vais revenir vous chercher plus tard pour le souper.

D'accord. Vous pouvez disposer.

Morphée ne tarde pas à venir à ma rencontre pour m'amener dans mon palais revampé. Ce qu'il est grandiose, comme il se doit ! Je veux visiter toutes les pièces et les appartements, et les recoins ! Tel que je l'avais demandé, les murs sont couverts de fleurs et de grappes de raisins mûris à point. Il faudra que je félicite le jardinier pour son œuvre d'art ! Ce doit être difficile de faire pousser des plantes sur une surface à la verticale. Il mérite un sac de pièces d'or. À bien y penser, je ne me rappelle pas avoir partagé mon idée de fleurs et de vignes... A-t-on anticipé mes désirs ? Ou bien peut-on lire dans mes pensées ? Et où il est, cet espion ? Je note qu'on a couvert les rares miroirs de mon château, et je ne vois aucune surface luisante. Il n'a nulle part où se cacher, cet espion. Puis ça fait plus moderne et raffiné, le luxe étant généré par les contrastes de couleurs et les effets de lumière plutôt que par du brillant. Les tours ! Elles sont magnifiques dans leurs habits de marbre. Et elles occupent chacune un grand coin en espace. Je continue ma visite et ne cesse de m'émerveiller devant tant de magnificence. Mais qu'est-ce que... Qui va là ? Et qui me pousse ?

— Rebonjour, monsieur Pé. Vous avez bien dormi ?

Non, pas tout de suite, je n'ai pas terminé...

— Je vous laisse quelques minutes pour bien vous réveiller.

Je n'arrive pas à retourner à mon palais de rêve. Ou bien l'aurait-on changé pour cet endroit ?

— Je vais vous aider à vous lever pour vous amener à la salle à manger maintenant, c'est l'heure de souper.

Parfait, je commence royalement à être affamé. Mais c'est ma reine ? Pourquoi est-elle sise à la table de notre adversaire ? Aurait-elle changé de couleur ?

— On y est. Ici, ça va ?

Pas ici, ne m'asseyez pas ici ! C'est trop près ! Il faut au moins une table entre les deux rois !

— Voilà, monsieur Pé. Vous êtes confortablement assis ?

Que nenni ! Que nenniiiiii !

Mon cœur s'emballa. Tout devient noir. Est-ce que c'est comme ça qu'on est supposé se sentir dans cette situation ? Je n'ai pourtant pas vu arriver le coup qui m'a maté.

À mon réveil, j'ai faim, et tous ces pages... Ne savent-ils pas que leurs cris empirent mon mal de tête ?

- Il est revenu !
- Monsieur Pé ! Vous m'entendez ? Monsieur Pé ?
- O... Ou... Oui...

Conclusion – *Andréa L-T*

Je constate que je ne suis plus dans mes appartements. Ici, c'est tout blanc, tout vide. J'ai un de ces maux de tête... impossible de me lever. Pas à cause du mal de tête, mais à cause des sangles de retenue. Je tourne la tête à droite et je me vois, là, dans la glace, ligoté comme un criminel : Espion. Je me hais.

- Faites entrer le docteur Poincheval.

Les uniformes finissent de me retirer les liens et sortent de cette salle stérile. Un grand sarrau blanc y entre, le nez dans un dossier. Cette démarche, ce dos courbé, cette silhouette... ça me rappelle quelqu'un...

- Joseph Petros, comment allez-vous aujourd'hui ?

Il pose son regard bleu-froid sur moi. C'est lui !

- Vous ! Némésis !

- Eh bien ! Prévoyez-vous toujours lever une armée de malades contre moi ?

Je suis sans réponse. Je me souviens vaguement d'un conflit en terre étrangère...

Je suis au ralenti, mes pensées fuient. J'ai rêvé, ou il y avait des vignobles dans des jardins grimpants aux tourelles en marbre et des serviteurs matins et soirs ?

Docteur/Némésis constate que j'essaie de rapiécer les derniers... jours ? Mois ? Je m'assieds dans le lit à barreaux. Je prends connaissance du tissu qui me serre le bassin et l'entre-jambe... c'est pas vrai ! Ils m'ont mis une couche !

- Je suis où ?
- Vous ne reconnaissez donc toujours pas votre hôpital ?

Docteur/Némésis prend des notes

- Et... je suis quand ?
- On est le 21 mars 2024.

L'estomac me tombe dans les pantoufles en papier.

— Prouvez-le.

On me présente un journal. Mon dossier. Des photos des trois dernières années. Je suis entré à l'hôpital, j'en suis sorti. J'aurais fait ça 11 fois.

Je ne me rappelle de rien.

— Votre fille aimerait vous voir, demain...

Ma fille ? Ma *fil*le ? Des vagues déferlent autour de moi. Un orage, un déluge, un tsunami m'emporte. Ma fille ! Marion ! *MARION !*

Les uniformes accourent. J'en suis à marteler le plancher avec mon crâne jusqu'à en saigner des orifices.

On me détient, on me ligote.

PARDONNE-MOI MARION, PARDONNE-MOI !

On me pique.

Je m'endors.

Je n'ai plus envie de rien. Je ne suis rien. Je me fais traîner d'un endroit à l'autre comme on traîne une guenille pour laver les planchers. Mais moi, je ne lave rien. Je ne veux rien. Et je ne veux rien. Je veux oublier. Je veux retourner à ma tente et à mon chariot pour finir mes jours tout seul avec mes démons.

Je ne compte même plus les jours. Ça ne sert à rien. Mais j'ai bien joué le jeu. Plus ça va, plus on m'en permet. On me dit que si je reste stable, je pourrai rentrer chez Marion. Pour être à sa charge. Sa charge... en d'autres mots, un fardeau. J'en ai assez de vivre dans ce corps malade, tantôt à l'envolée dans une rafale, tantôt impuissant, en piqué au beau milieu de la toundra. Et l'idée d'aller finir mes jours dans la chambre d'invités de ma fille, l'enfant que j'ai trahie... pour revivre le passé chaque fois qu'elle me regarde, pour m'haïr chaque fois un peu plus... Je ne mérite pas qu'elle me pardonne. Je ne mérite aucun pardon.

Tout ça, je n'en ai soufflé mot à personne. Mais je l'ai écrit à l'endos du reçu de dépanneur que je traîne dans mes poches depuis quelque temps. On comprendra.

— Alors, on est prêt pour la marche ?

Le grand roux barbu me sort tous les jours. Encore aujourd'hui, il m'accompagne dans la cour arrière de l'hôpital. On marche lentement, en silence. La brise est chaude, la pelouse est sèche, les sauterelles s'enfuient à l'approche de nos pas.

— Excuse-moi, j'ai oublié ton nom...

— Jean-Luc.

— Jean-Luc, est-ce que je t'ai déjà raconté que j'habitais en haut d'une côte quand j'étais petit ?

— Ah oui, monsieur Pé ? Racontez-moi ça !

Ce qu'il est naïf, celui-là. Il va me manquer.

— Je vivais en haut d'une grande côte qui longeait un ravin. On allait pique-niquer, maman et moi, quand papa partait dans l'ouest pour le travail. Il y avait toujours des carouges à épaulettes dans ce coin, ces oiseaux tout noir sauf pour une tache rouge sur les ailes. J'aimais me dresser près du bord en regardant le ciel et faire semblant que mes pieds ne touchaient plus le sol, que je planais comme ces oiseaux.

— Vous vous sentiez libre, j'imagine.

Un silence calculé se glisse entre nous. Il me fait confiance, Jean-chose.

— Jean... euh, j'en serais reconnaissant si on pouvait monter la côte, juste pour sentir la brise... on pourrait ? Ça me ferait un de ces biens...

— Juste deux petites minutes.

On monte la petite côte qui longe l'escarpement donnant sur un marécage vierge, une de ces rares zones urbaines où on n'a encore rien bâti.

— J'ai écrit une lettre à Marion. J'aimerais avoir ton avis.

— Avec plaisir, monsieur Pé !

Je laisse tomber le petit bout de papier pilé que le vent menace d'emporter.

Grand barbu se penche d'emblée pour le ramasser.

Je fuie à bras ouverts.

Il n'a même pas le temps de comprendre ce qui s'est passé.

Je suis un carouge à épaulettes, enfin libre.

F I N